

PATRIE

38

PATRIE

DISCOURS

PRONONCÉ LE 26 FÉVRIER 1871

Par E. ROCHEBLAVE

PASTEUR DE L'ÉGLISE PROTESTANTE D'ALGER

Président du Consistoire

SE VEND AU PROFIT DES BLESSÉS

PRIX : 50 CENTIMES

ALGER

JUILLET ST-LAGER

LIBRAIRE

2, Rue Bab-Azoun, 2

ZERBIB

LIBRAIRIE RELIGIEUSE

Boulevard de la République

AU TEMPLE PROTESTANT

Rue de Chartres

PATRIE

Un homme avait deux fils, et le plus jeune dit à son père : « Mon père, donne-moi la part du bien qui me doit échoir. » Et il leur partagea ses biens. Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout ramassé, s'en alla dans un pays éloigné, et là il dissipa son bien en vivant dans la débauche. Après qu'il eût tout dépensé, il survint en ce pays-là une grande famine, et il commença à être dans l'indigence. Alors il s'en alla, et se mit au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans ses possessions pour paître les pourceaux. Et il désirait de se rassasier des gousses que mangeaient les pourceaux; mais personne ne lui en donnait. Etant rentré en lui-même, il dit : « Combien il y a de serviteurs aux gages de mon père qui ont du pain en abondance, et moi je meurs de faim! Je me lèverai, je m'en irai vers mon père, et lui dirai : « Mon

père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes serviteurs. » Il se leva donc et vint vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit et fut touché de compassion, et courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa. Mais le fils lui dit : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. » Mais le père dit à ses serviteurs : « Apportez la plus belle robe, revêtez-l'en ; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds ; amenez-moi le veau gras et tuez-le ; mangeons et réjouissons-nous. Car mon fils que voici, était mort, mais il est ressuscité ; il était perdu, mais il est retrouvé. »

*Evang. sel St-Luc, chap. XV,
vers. 11-24.*

Mes frères,

C'est à une application toute particulière de cette parabole que je me sens amené et que je vous invite aujourd'hui.

Le partage des biens du Père de famille et ce qu'en reçoit l'un des fils ; le mauvais usage qu'il en fait ; sa misère, son malheur ; son repentir, son retour à Dieu, son pardon ; ces points saillants du récit sacré, qu'il me suffise de les rappeler pour y appliquer, sans autre préambule, des circonstances, des évènements, des faits, des choses, une situation enfin toute spé-

ciale, toute palpitante d'actualité et de douleur pour nous, citoyens d'une patrie aujourd'hui si éprouvée.

Je me figure quelquefois assister au spectacle que voici : Il me semble voir les nations diverses rassemblées devant Dieu à l'origine des sociétés modernes, et Dieu leur distribuant ses dons, selon leurs tendances natives, leurs aptitudes propres, et selon ce merveilleux concert qu'Il veut établir par l'ensemble des sociétés humaines, où toutes les diversités doivent se fondre en une heureuse harmonie.

A toi spécialement, dit-il à l'une, l'esprit pratique, la puissance industrielle, le génie des affaires ; sois la nation trafiquante par excellence ; aie le sceptre du commerce, et que tes navires sillonnent et dominent les mers. Sois l'Angleterre !

A toi spécialement, dit-il à une autre, le génie des arts ; sois la nation artiste entre toutes. Je te donne le sceptre de l'imagination comme celui de la beauté. Sois l'initiatrice de l'humanité à tout un monde de nobles jouissances. Sois l'Italie !

A toi spécialement, dit-il à une autre, les longues méditations, les spéculations profondes. Règne par la science. Qu'il devienne impossible d'être grand en pensée, grand en savoir et de t'ignorer. Sois l'Allemagne !

A toi spécialement, dit-il à une autre, le sceptre de l'esprit et du goût. Donne aux pensées cette clarté

qui les propagera, donne aux produits de l'industrie ce cachet qui en fera des choses incomparables. A toi les grâces et les finesses infinies du langage, qui te rendront sans égale dans l'art de dire. Et si la civilisation c'est le tact exercé, le jugement délicat et sûr, la faculté largement assimilatrice, l'exquise finesse des mœurs, l'humeur accueillante et douce aux individus comme aux idées et aux choses, eh bien, sois la nation civilisée par excellence. Sois la France !

C'est assez, mes frères, d'une énumération où ce que nous avons dû dire, d'une manière générale et sans exclusion absolue aucune pour les autres, de la part faite particulièrement à quelques nations, avait surtout pour but de mettre dans un relief plus vif la part faite particulièrement à une dernière. Je n'ai pas tout dit de toi, ô France ma patrie ; mais à ces quelques traits de ta physionomie esquissés comme au hasard, ne te reconnaît-on pas, et ne l'avez vous pas nommée, mes frères, avant que j'eusse prononcé son nom ? Et voilà quelque chose de ce lot que lui fit, au jour où il distribua ses dons, la libéralité du Père de famille.

Ces dons du Père de famille, qu'en a-t-elle fait ?

Hélas, les progrès de l'industrie, les raffinements de l'existence ont détendu en elle le ressort moral et donné élan à la matière ; le bien-être l'a amollie ; les grâces, les facilités de l'esprit se sont tournées en

futilité et une littérature dévergondée a couru les rues ; l'aptitude à tout comprendre a dégénéré en incapacité de croire, et la négation des plus élémentaires vérités religieuses, le scepticisme, ont été à l'ordre du jour ; l'amour effréné du luxe, le besoin de jouir, la soif des richesses ont ouvert la porte aux débordements les plus coupables, et les lois les plus sacrées ont été foulées aux pieds ; enfin, sous l'influence d'une domination corruptrice et longtemps souveraine, la menant au mal et la plongeant au plus profond du désordre pour mieux assurer son empire, après les vertus morales elle a aussi perdu les vertus civiques. Joignons à cela une réglementation et une administration sans fin, des dilapidations énormes de la fortune publique au détriment de la sécurité publique, un favoritisme éhonté dispensant les fonctions les plus importantes, les commandements les plus hauts, et le servilisme le plus abject tenant lieu de tous les titres. De sorte que, mise un jour, avec une légèreté qui sera un des grands étonnements de l'histoire, car les conditions de la victoire faisaient la plupart défaut ; dans un intérêt complètement personnel auquel le pouvoir sacrifiait le repos, l'or, le sang de la nation ; à la faveur d'une circonstance que l'adversaire avait à dessein fait naître, provocateur au fond quoique non agresseur dans la forme, n'attendant que l'occasion, bien résolu qu'il était à l'exploiter jusqu'au bout dans le sens de ses ambitieux projets ; mise aux mains, dis-je, avec un peuple jeune, aux

fortes habitudes, au rude caractère, préparé depuis longtemps pour la lutte, elle se trouva deux fois prise au dépourvu. Tel est l'abîme moral dans lequel elle était descendue, poussée au plus bas par l'homme auquel elle avait livré aveuglément ses destinées, et appelé par lui un autre abîme déjà s'ouvrait sous ses pas!

Résultat du péché, le châtement est venu. Ce châtement, nous l'avons vu et le voyons encore.

Passons rapidement sur ces défaites accumulées et sur ce premier grand désastre dans lequel sombra, avec l'honneur de la France, le pouvoir qui l'avait perdue; passons aussi sur cet autre grand désastre qui plus tard devait tromper si affreusement l'espérance juste de la nation, et avoir, c'est l'aveu de l'ennemi lui-même, des conséquences incalculables. Le but légitime de l'adversaire, éloigner de ses frontières l'agression, a été atteint. Un gouvernement nouveau, répudiant l'œuvre entreprise, a demandé la paix au vainqueur; mais quand celui-ci, y mettant de ces conditions qu'un peuple peut bien subir s'il y est contraint, mais n'accepte pas tant qu'il peut résister, a poursuivi des hostilités désormais sans raison honorable, alors les rôles ont été changés, et d'offensive qu'elle était de notre part, la guerre est devenue défensive. Cependant nos concitoyens, improvisés soldats, courageux, patriotes, mais manquant souvent

des choses les plus nécessaires à la victoire ou seulement à la résistance, succombaient sous le nombre, la discipline, la tactique, les ruses déshonnêtes, cédant de plus en plus du terrain à l'envahisseur. Encore si la nation se fût trouvée debout, compacte, unanime, devant lui et contre lui ! Mais, redisons-le, — influence fatale de la domination précédente, et fruit amer entre tous qui en fera à jamais l'infamie ! — dans un grand nombre de cœurs, le patriotisme s'est trouvé éteint, l'amour de la patrie avait fait place au plus égoïste calcul, et lorsqu'ils auraient dû trouver tout appui, tout asile, nos défenseurs trop souvent ne trouvaient qu'inertie, indifférence, si ce n'était même parfois hostilité de la part de leurs concitoyens. Honte sans nom !... Des actes du plus admirable héroïsme la feront-ils jamais oublier ? Un jour on les dira, ces actes, on les racontera en paroles dignes d'eux, et dans des écrits qui en demeureront les impérissables mémoriaux. Alors on te célébrera comme tu le mérites, ô noble province, la plus jeune des filles de la mère-patrie, mais non pas la moins aimée, chère déjà auparavant, deux fois chère maintenant après tout ce que tu as souffert pour elle et tout ce qu'elle a souffert pour toi, afin que vous ne fussiez pas séparées, si quelque chose pouvait conjurer le plus rigoureux destin. Toi frappée la première et frappée la dernière en tes deux principales places ! Belfort, ton nom a retenti le dernier en ces jours de répit, qui pour toi ont continué à être des

jours de lutte violente, des jours de la plus héroïque et de la plus résolue vaillance ! Et c'est ton nom, ô Strasbourg, qui avait retenti le premier, quand avait commencé l'attaque de nos villes, et qui a retenti longtemps encore, ô noble cité, qui pouvais éviter ou tout au moins atténuer un épouvantable désastre, en étant moins fidèle ou seulement moins longtemps fidèle, et qui ne l'as pas voulu, et qui as mieux aimé être incendiée, ruinée, massacrée, voir mutilé, détruit, ce qui faisait ta gloire, que ne pas résister tant que la résistance a été jugée possible, qui eusses voulu la prolonger encore après qu'elle eût été jugée impossible, et qui maintenant, sous l'étreinte d'un brutal vainqueur, peux bien être occupée, mais non pas possédée, car par tes douleurs inconsolées, par tes ressentiments inapaisés contre le violateur de tout droit qui te tient séparée de la nation tant aimée, tu lui échappes invinciblement par le meilleur de toi-même !... Et toi, ô merveilleuse cité, tête et cœur de la patrie, reine du monde par tout ce qu'il y avait de beauté, de splendeur, de monuments, d'art, de trésors incomparables, uniques, accumulés en ton sein, dont on disait : « Paris ne sera jamais bombardé, car Paris est la capitale de la civilisation, le centre des lumières, et attenter à elle ce serait attenter à l'apanage même de l'humanité ! » après une longue séquestration, après toutes les privations d'un siège soutenu avec la plus admirable constance, marqué des actes du plus patient, du plus infatigable,

du plus ardent patriotisme, pour relever l'honneur de la patrie et prêter aux provinces ton puissant concours quand tu aurais reçu d'elles le secours que tu attendais, que tu avais déclaré nécessaire, mais qui ne venait pas, qui sans doute ne pouvait pas venir, tu as été aussi visitée par les engins formidables qui, frappant tes vieillards, tes femmes, tes enfants, tes blessés, — je ne parle pas de tes défenseurs — allaient mutiler, foudroyer un monument, une splendeur, une chose sans prix ; et toutefois si un impitoyable fléau, dont on a dit qu'il peut bien donner le succès mais qu'il exclut la victoire, (4) l'implacable faim, n'était venue de sa main irrésistible ouvrir ces portes que tu avais fermées, tu continuais ta si admirable résistance!... Que de noms à ajouter à ceux-là, et que de lieux illustrés par la bravoure de nos défenseurs!... Mais la lutte était trop inégale, ô mon pays. Tes campagnes ont été ravagées, tes villages, tes villes, incendiées ; tes populations rançonnées, ruinées, massacrées, traitées, je ne dis pas avec la plus extrême rigueur, (c'est le droit de la guerre, quel droit, grand Dieu!) je dis, si seulement une faible part de tout ce que nous avons lu de récits révoltants est vrai, avec la plus abominable cruauté ; la moitié de ton sol est dévasté, baigné de sang, à la merci de l'envahisseur, et tu attends le dernier mot de ton forcené adversaire, ces conditions de la paix

(1) E. Vitet : *Sémaphore* du 17 février 1871.

qu'il se dispose à t'imposer, regardant si peut-être quelqu'une de ces nations auxquelles tu fus généreuse ou même secourable, intelligente à son intérêt propre à défaut de pitié, te prêtera, seulement en paroles, le secours d'une sincère, équitable et ferme intervention auprès de ton puissant vainqueur !...

Mais le châtement est pour le redressement, et souvent il est lui-même le redressement qui commence.

Constatons déjà, mes frères, un premier effet de l'épouvantable épreuve, se confondant avec elle. Quand notre nation, et cette portion spécialement de notre nation qui donnait au reste l'exemple du luxe le plus immodéré, de la mollesse et de tous les entraînements mauvais, est devenue pendant un long temps austère, et que dis-je, austère quand le patriotisme, les vertus civiques, les actes du plus noble dévouement et de la plus généreuse abnégation ont éclaté magnifiques en tant de lieux ; tout cela, qu'était-ce ? C'était une part de la moralité perdue qui nous revenait par nos malheurs ; et après que les circonstances si exceptionnelles qui nous l'ont ramenée auront pris fin, n'en restera-t-il pas quelque chose ? Considérons donc aussi nos malheurs sous ce jour !.. O toi, incomparable capitale, dont tout cœur français pourra désormais s'enorgueillir si justement, avec tout ce que tu as perdu de grâce, de splendeur,

de trésors de science ou d'art répandus autour de toi ou en toi, avec tes ravages, tes mutilations, tes ruines, — que tes douleurs me permettent ces paroles! — combien tu me parais plus belle que lorsque parée, voluptueuse, souriante, tu te livrais et appelais au plaisir, ou encore que lorsque, en ces jours sans pareils dans les annales de l'humanité, où tous les arts et toutes les splendeurs de la terre s'étaient à ton appel donné rendez-vous en ton sein, à cette incomparable fête du génie humain à laquelle le lien présidait, tu recevais les nations étrangères passant et se succédant dans ta vaste enceinte, tu accueillais leurs princes, étalant devant eux, déployant pour eux, dans l'appareil et dans le faste d'une hospitalité sans égale, tous tes enchantements, toutes tes magnificences, objet peut-être à ce moment d'une jalouse envie!... Et toi, ma patrie, si admirable dans ta résistance, ah tu as pu être vaincue dans une lutte inégale. Mais plus la lutte était inégale, plus elle t'honore. L'ennemi peut se réjouir de son triomphe matériel, oubliant par quels moyens trop souvent il l'a obtenu; mais à toi, je le dis hautement, fièrement, est le triomphe moral, et de toi, ô France, succombant dans ta sublime défense, je préfère être le fils, que de cette Allemagne, toute couverte des trophées d'un succès contre lequel ma conscience proteste, alors même que ma foi s'incline devant lui!

Mais est-ce assez de ce redressement qui a été en quelque sorte comme l'œuvre inévitable des circons-

tances? Non, ce n'est pas assez; il faut que se poursuive et que s'achève ce redressement; il faut que maintenant, sans guerre, car nous croyons celle-ci terminée et nous nous attendons d'un jour à l'autre à la nouvelle de la paix conclue (quelle conclusion et quelle paix, hélas!) il faut que maintenant, sans guerre avec un ennemi autre que ses passions et que ses vices, notre peuple poursuive l'œuvre de son redressement, son vrai relèvement moral, qui sera le résultat de ses résolutions expresses et de ses efforts pour le bien, sa conquête morale voulue, poursuivie, réalisée. Que se tournant vers cet Evangile qui est plus que le livre d'une Eglise, qui est le livre même de Dieu, code de tout bien, principe de tout progrès digne de ce nom, il le prenne pour son conseil, son guide. Qu'il fasse cela comme peuple. Et que chacun de nous, partie de ce peuple, le fasse pour lui-même, dans la mesure où il aurait à le faire. En même temps qu'il s'humilie et qu'il intercède pour ce peuple, son peuple, à l'exemple de ces saints patriotes dont parlent nos récits sacrés... Je le confesse, quand j'ai lu l'écrit d'un vénérable prêtre racontant, sous la dictée d'une inflexible conscience, ce qu'il a vu et entendu dans sa mission de charité au commencement de la guerre, près de l'une de nos armées ex-impériales, (1) au spectacle d'une pareille gangrène, au spectacle de plaies morales si hideuses

(1) Le P. Marchal · *Le drame de Metz*, 12^e édits.

et si profondes, je me suis demandé si ce n'en était pas fait de nous, si nous n'étions pas déchus à tout jamais, perdus comme peuple. Mais non, rien n'est définitivement perdu là où se trouvent des hommes capables de tenir un tel langage, si seulement les hommes de leur temps sont capables de l'entendre. Et pourquoi nos concitoyens ne le seraient-ils pas ? Ah ! le relèvement moral est possible, si seulement nous le voulons, si seulement tu le veux, mon peuple !

Il y a plus, et cette parole qui peut-être sera considérée comme imprudente, je la dirai : Ce n'est pas le relèvement moral seulement qui est possible, c'est encore le relèvement matériel, le retour de notre puissance et de notre prestige perdus ; oui, cela aussi est possible. Comment ? Par le relèvement moral, avant et par dessus tout. Ne nous faisons pas illusion aux discours spécieux de la légèreté. Je les entends d'ici : « Nous n'étions pas prêts, nous étions mal organisés, mal équipés, mal approvisionnés, mal commandés ; autrement !... Si tel évènement fortuit ne fût survenu, si tel autre fût seulement survenu plus tard !... Tout a tourné pour eux, tout a tourné contre nous. » Il y a du vrai en cela, mais est-ce là tout le vrai ? Qui a permis cet aveuglement ? Qui a donné et qui a ôté le conseil ? Qui a fait que tout les asservis et que tout nous a desservis, que tout a été bonheur pour eux, que tout a été malheur pour nous ? Est-ce un hasard aveugle, ou est-ce un Dieu

puissant et clairvoyant?... Serait-ce à dire qu'Il approuve cette œuvre de sang engendrée par la soif de conquêtes? Ah! qu'il s'en faut! Ce serait la plus outrageante injure qu'on pût infliger à l'Évangile et le tort le plus grand qu'on pût faire à notre religion, qui n'a que trop souffert déjà, et qui ne souffrira que trop encore de ce qui s'est passé. Affirmer que Dieu permet le crime pour le châtement du pécheur, est-ce prétendre qu'Il approuve le criminel? Non, car sa puissance le réserve à sa justice. Fléau de Dieu, verge coupable, tu seras brisée à ton tour!... Reconnaiss donc, ô mon peuple, la puissante main de Dieu dans ta calamité qui est un châtement de sa part, et dis-toi que si le relèvement matériel est possible, ce n'est que par le relèvement moral, qui te donnera ces vertus, ces habitudes, ces énergies qui te manquent. Alors tu pourras apporter dans ta constitution sociale, à toutes ses branches, armée, administration, politique, etc., ces réformes si désirables dont l'absence est pour toi une cause d'infériorité et de faiblesse, mais qui ne sauraient être réelles, sérieuses, efficaces, qu'à la condition de reposer sur une base solide, une véritable rénovation morale, la réforme des mœurs assurant seule celle des institutions; et ce sera l'aurore de ta restauration!... Non, je ne m'abuse pas! Israël eût-il été détruit, fût-il même demeuré diminué comme nation, si « connaissant le jour de sa visitation, » il fût revenu sincèrement au Dieu vivant et vrai? Non; si Israël, « connaissant le jour de sa visi-

tation,» fût revenu sincèrement au Dieu vivant et vrai. il n'eût pas été détruit, il ne fût pas même demeuré diminué comme nation, preuve en soient, ô Jésus, Dieu Sauveur par ta Croix et par ton Esprit! tes paroles, tes larmes, tes douloureux regrets en ce jour, le dernier qui « fût donné » à Israël pour « connaître les choses qui regardaient sa paix. » Oui, pour sûr, même « ses ruines eussent été relevées et ses brèches réparées ! » Ainsi pour toi, ô ma patrie, si tu reviens au Dieu que tu as offensé, tu peux, en devenant une nation morale, voir tes ruines relevées et tes brèches réparées, voir ces enfants que l'on va t'arracher, une part du meilleur de ton bien et du plus pur de ta force, te revenir, quand ? je ne sais, comment ? je ne sais, mais te revenir un jour. Ainsi, une ère nouvelle, ère d'un relèvement complet et d'une complète grandeur, peut surgir pour toi du sein de ta calamité !

N'en sera-t-il pas ainsi, ô ma patrie ? « Pourquoi périrais-tu, ô maison d'Israël ? » Nul n'a pouvoir contre toi, toi seule as pouvoir contre toi-même. C'est en frémissant pour la société moderne, pour cette société dont tu as trop été l'élément corrupteur, mais dont tu as été plus encore le levier utile et l'élément humain entre tous, que je me demande ce qu'elle deviendrait si tu étais retanchée, si, descendant de décadence en décadence, tu cessais d'être comme grande nation, et que tu ne jetasses plus dans son mouvement, dans ses relations, dans ses rapports, ce que

tu y jettes de ton esprit, de ta vie, de ta personne si sympathique, si véritablement ouverte à tout ce qui est légitime, généreux et grand. On a dit que ce serait un amoindrissement de la conscience humaine, c'est-à-dire, si je comprends bien, comme un membre important retranché au corps moral de l'humanité. Je dis plus, je dis que ce serait une éclipse de notre civilisation moderne, un vrai voile mis sur elle, car je ne me fie pas au commerce de ceux-ci, aux arts de ceux-là, à la science de ces autres, pour prévenir dans notre société le retour d'une semi-barbarie, quand elle aurait cessé de recevoir les influences de ton rayonnement. Et cependant si tu méritais ce sort par ta persistance dans le mal, et si le monde moderne le méritait par sa folie à te trop imiter dans tes égarements, ou sa folie à trop accéder à tes désastres, cela serait, ces malheurs auraient lieu, la justice divine ne les voudrait pas conjurer. Mais à ce que deviendrait la société moderne, si tu venais à ne plus compter assez dans son sein, juge quelles racines sont les tiennes, si tu ne mérites pas d'être arrachée du sol qui te porte, et quel avenir est le tien si tu sais t'en rendre digne. Ah, si tu voulais être un exemple de bien, comme tu as été si souvent un exemple de mal ! Retourne, « retourne, ô Sion la rebelle, rebroussa chemin vers les voies de l'Eternel ! » Sois illuminée, sois renouvelée, régénérée ! Alors relevée, anoblie, tu reprendras parmi les nations le rang dont tu es tombée, tu exerceras parmi les peu-

ples, et seulement pour leur bien, cette action et cette influence à laquelle t'appellent tes précieuses aptitudes, ton génie particulier. Alors tu seras sauvée comme nation, un instrument de salut pour d'autres, et ta place sera belle au concert des peuples, plus belle encore au foyer domestique, quand les guerres fratricides ayant cessé, le Père de famille réunira autour de Lui ses enfants dans une sainte concordel.. O Dieu, que ton règne vienne !.. Ainsi soit-il !..